

Du navire au livre : La famille des *Nefs* publiées en France, 1497-1507

Au cours du XVI^e siècle, le terme moyen français « nef » (du latin *navis*) tomba progressivement en désuétude pour être remplacé par « navire »¹. Nous proposons dans le présent article d'explorer une partie de cette évolution en suivant les traces d'une « nef » symbolique et littéraire depuis ses racines dans la tradition médiévale jusqu'à la première décennie du XVI^e siècle². Les adaptations françaises du *Narrenschiff* de Sebastian Brant et les textes inspirés par cette œuvre (*La Nef des folz*, *La Nef des folles du monde*) ont déclenché un goût pour les *Nefs*, nom par lequel sont désignés des recueils traitant de toute une gamme de sujets, parmi lesquels la morale, la politique, la sexualité et la médecine. Ces différents textes ont été étudiés dans le contexte de leurs traditions littéraires respectives ; en particulier, l'importance de certaines des *Nefs* pour les traditions renaissantes de la satire et de la folie a été richement mise en évidence. Cependant, notre contribution cherche à combler une lacune en considérant les liens intertextuels, dont le plus important est bien sûr la métaphore organisatrice qui les unit : celle du navire. Au moyen d'un dialogue analytique avec les travaux sur le motif de la « nef des fous » – y compris le traitement de ce thème par Michel Foucault dans son *Histoire de la folie* – et en ayant recours à la théorie de la métaphore, nous visons à mettre davantage en lumière ce groupe de textes dynamique qui semble en quelque sorte marquer la transition de l'ère médiévale à la Renaissance, et à démontrer la portée du navire, ou *Nef*, en tant que symbole et véhicule de cette transition.

La famille des *Nefs* : histoire d'une métaphore

Pour les auteurs de la Renaissance (dont notamment Érasme et Rabelais dans leur traitement de la folie), le navire symbolique hérité de l'ère médiévale qui avait le plus grand rayonnement était la « nef des fous ». Le *Narrenschiff* de Sebastian Brant (publié en 1494 à Bâle par Johann Bergmann von Olpe) comprend 112 chapitres détaillant les différents types de « fou » qui se trouvent à bord d'un navire métaphorique sur le point d'entreprendre un voyage périlleux vers une destination incertaine. Publié peu après les premiers récits de voyage des explorateurs européens au Nouveau Monde, ce texte, comme l'a remarqué un éditeur écossais du XIX^e siècle, « fit fureur dans le monde lettré à la fin du XV^e et pendant tout le XVI^e siècle³ ». Il jouit, certes, d'un sillage littéraire particulièrement vivant dans la culture française ; durant les cinq années qui ont suivi sa première traduction latine a été publiée toute une flottille de traductions françaises et de réinventions de la « nef des fous ». Ces

¹ Je tiens à exprimer ici ma reconnaissance aux lecteurs anonymes de la revue *RHR* pour leurs précieux et généreux conseils, et à Marie Elven et à Dorine Rouiller, qui ont eu la gentillesse et la patience de relire mon texte français avec tant d'attention aux divers stades de son évolution.

² « Nef. Lat. *navis*. Propr. « navire », sens disparu depuis le XVI^e s., sauf par archaïsme ; a cédé la place à *navire*, *vaisseau*, qui ont plus de corps ; on trouve souvent au XVI^e s. la forme *nauf*, d'après le prov. *nau*. Le sens architectural est attesté dès le XII^e s. ». O. Bloch et W. von Wartburg, *Dictionnaire étymologique de la langue française*, 5^e éd. (Paris, Presses Universitaires de Paris, 1968).

³ « [T]he rage of the reading world at the end of the fifteenth and throughout the sixteenth centuries ». A. Barclay, *The Ship of Fools*, ed. T. H. Jamieson (Edinburgh, William Paterson, 1874), t. 1, ix. Voir aussi A-L Metzger-Rambach, « Le texte emprunté ». *Étude comparée du Narrenschiff de Sebastian Brant et de ses adaptations (1494-1509)* (Paris, Champion, 2008) 13-14. Sauf indication contraire, les traductions des textes anglais sont les nôtres.

livres moralisants ont connu un tel succès que, au début du XVI^e siècle, l'étiquette « nef » fut adoptée dans d'autres titres français, dont les sujets s'étendaient du conseil politique à la querelle des femmes, à mesure que les traducteurs et auteurs français adaptèrent le modèle du « livre-navire » à leurs propres objectifs. Les titres latins et français de ces « traductions » ont eux-mêmes inspiré les misogynes *Stultiferae naves* (c.1500) de Josse Bade (publiées en traduction française sous le titre de *La Nef des folles du monde* (1499)) et deux ouvrages de Symphorien Champier : *La Nef des Princes* (1502) et *La Nef des femmes vertueuses* (1503). La dernière, et la moins brantienne, des *Nefs* de cette série est un traité diététique, la *Nef de sante* de Nicolas de La Chesnaye (1507).

Les membres de notre famille de textes, à savoir le *Narrenschiff* de Brant et ses « descendants », ont été souvent étudiés sous l'angle de la folie, de la querelle des femmes, du discours médical ou de la tradition courtoise, mais on a jusqu'à présent prêté assez peu d'attention à l'élément clé qu'ils partagent, c'est à dire la « nef » elle-même. La prolifération de livres intitulés « Nef » que l'on observe à cette époque témoigne de ce que l'image du navire était propice à satisfaire les desseins de ces auteurs, grâce à ses précédents classiques et bibliques ainsi qu'à sa portée contemporaine en tant que moyen d'exploration du Nouveau Monde. La nature exacte de la relation entre la culture matérielle nautique du tournant du XVI^e siècle et le lexique utilisé dans les images et allégories nautiques de ces textes reste difficile à établir, mais il est possible, comme nous le ferons plus loin, d'observer dans la « cargaison » de ces *Nefs* des réactions aux tout premiers récits de voyage au Nouveau Monde. Ce qui se joue ici est donc non seulement l'histoire d'un mot mais aussi celle d'une métaphore. Dans *Building the Text*⁴, David Cowling détaille les façons dont les métaphores architecturales sont employées pour organiser et exprimer savoirs et récits dans certains textes de l'époque. Se référant à la théorie cognitive de la métaphore, il cite Eva Kittay pour appuyer son argument : « La métaphore peut, par une transposition de relations, structurer un domaine conceptuel jusqu'alors non structuré ou réorganiser un autre champ sémantique, transformant ainsi, soit de manière passagère, soit en permanence, notre façon de regarder notre monde⁵ ». Neil Kenny va encore plus loin dans *The Palace of Secrets*, soutenant que la pertinence de la métaphore architecturale, et celle du « palais » en particulier, est fondée dans l'histoire : « Les motifs architecturaux sont particulièrement riches. [...] Ces figures fictives sont loin d'être ornementales : elles font partie de la philosophie même, puisque la mentalité de la Renaissance ne peut concevoir les savoirs que de façon spatiale⁶ ». En explorant les interactions thématiques de ce véhicule avec ses teneurs, notre contribution consistera à contester la tendance dominante à établir une

⁴ D. Cowling, *Building the Text: Architecture as Metaphor in Late Medieval and Early Modern France* (Oxford, Clarendon Press, 1998).

⁵ « Metaphor can, through a transposition of relations, structure an as yet unstructured conceptual domain or reorder another semantic field, thereby altering, sometimes transiently, sometimes permanently, our ways of regarding our world. » E. Kittay, *Metaphor: Its Cognitive Force and Linguistic Structure* (Oxford, Clarendon, 1987), 37.

⁶ « Architectural motifs are especially rich. [...] These fictional figures are far from ornamental: they are part of philosophy itself, since the *mentalité* of the Renaissance can only conceive of knowledge in spatial terms. » N. Kenny, *The Palace of Secrets: Béroalde de Verville and Renaissance Conceptions of Knowledge* (Oxford, Clarendon Press, 1991), 160-161. Voir aussi Frances Yates, *The Art of Memory* (London, Routledge, 1966), en particulier les chapitres 3 et 4: « The Art of Memory in the Middle Ages » et « Mediaeval Memory and the Formation of Imagery ».

distinction étanche entre le matériel et l'allégorique, et par ce moyen de souligner le rôle central que joue le navire dans la pensée qui motive ces textes⁷.

Navire et plaisir : problèmes de traduction et d'interprétation

Le *Narrenschiff* de Brant a été traduit, de façon libre, d'abord en latin, puis en plusieurs langues vernaculaires. Dans son étude comparative, Anne-Laure Metzger-Rambach propose une belle histoire de la publication du texte et de ses adaptations, et établit une « généalogie des *Nefs* » qui montre bien la chronologie et l'entrelacement des influences parmi ces textes. Les processus de traduction imposent plusieurs étapes d'adaptation : le texte rétrécit, croît ou décroît ; le nombre, la longueur et l'ordre des chapitres varient ; ainsi apparaît dans cet ensemble une nuance particulière avec chaque nouvelle version. Dans cette optique, Metzger-Rambach ne fait pas référence à des traducteurs, mais à des « adaptateurs » et « auteurs en second » ; chaque nouvelle version joue son rôle dans le développement de cette tradition des *Nefs*. La traduction latine de Jacob Locher – la *Stultifera navis* (1497) –, approuvée par Brant, ajoute des chapitres et représente un travail d'adaptation et de composition auquel, autant qu'à l'œuvre originale de l'Allemand, est redevable la vague de *Nefs* qui l'ont suivi.⁸

La première *Nef* fut l'adaptation en vers de Pierre Rivière, *La Nef des folz du monde*, imprimée à Paris en 1497 et suivie de près par le texte en prose du même titre de Jean Drouyn, imprimé à Lyon en 1498. Ces adaptations ont tendance à développer l'aspect nautique assez peu évoqué par Brant dans l'original, comme l'observe Metzger-Rambach au sujet des ouvrages de ces « auteurs en second » :

Chez Brant, le navire est essentiellement une coque immobile qui permet de réunir les fous [...]. Les adaptateurs, tels des armateurs, prennent en effet la peine d'organiser et de préciser l'espace intérieur et extérieur de la nef : elle apparaît dotée de ses gréements⁹.

La « traduction » d'une langue à l'autre, et des vers à la prose, déclenche une métamorphose du cadre métaphorique lui-même. La *Nef* est tout d'abord imprégnée par Rivière et Drouyn de détails nautiques supplémentaires, pour retourner plus tard à un état proche de la « coque immobile » que décrit Metzger-Rambach ; comme nous le démontrerons, le mot « nef », associé principalement à un usage symbolique, se voit progressivement détaché de son contexte matériel dans les ouvrages de Champier et de La Chesnaye.

Si le motif du navire semble avoir joué un rôle important dans le succès des *Nefs*, il soulève aussi des questions sur le fonctionnement de son attrait. Aurait-il pu risquer

⁷ Les termes « véhicule » et « teneur » tirent leur origine de l'étude classique de I. A. Richards, *The Philosophy of Rhetoric* (Oxford, Oxford University Press, 1936) « Metaphor », 87-112, et sont repris par P. Ricœur dans *La Métaphore vive* (Paris, Éditions du Seuil, 1975).

⁸ A-L Metzger-Rambach souligne le rôle unique de Locher, seul de ces « auteurs en second » à traduire vers le latin, et dont la « fibre philologique et son amour des belles lettres le portent à établir un rapport de compétition avec Sebastian Brant que l'on ne retrouve chez aucun autre ». « “Prendre le sens de la lettre” ou dire la pratique de la traduction dans les adaptations du *Narrenschiff* (1497-1509) », *Camenae* 3 (2007), « Translations. Pratiques de traduction et transferts de sens à la Renaissance », textes édités par Elsa Kammerer, Anne-Laure Metzger-Rambach, Agnès Passot-Mannoorettonil, 1-7 (6).

⁹ A-L Metzger-Rambach, « *Le texte emprunté* », 363-364.

d'obscurcir, par son potentiel symbolique polyvalent, en particulier ses associations à la curiosité et aux découvertes contemporaines aux Amériques, la cargaison édifiante dont les auteurs successifs le chargeaient ? *Das Narrenschiff* est conçu comme un livre d'instruction morale, chaque chapitre étant illustré d'une gravure représentant le type de fou dont il est question. Il est peu surprenant, étant donné l'orthodoxie doctrinale de l'auteur et son zèle évident pour l'édification de son lecteur, que le texte de Brant fasse relativement peu allusion (hormis ses références à la juxtaposition entre « schympff und ernst » (v. 55), (« dérision et sérieux »)) au plaisir que pourrait produire sa lecture : le navire est conçu comme un cadre logique et utile plutôt que comme un ajout qui pourrait risquer de distraire le lecteur de son message moral.¹⁰ Mais le potentiel de divertissement de la métaphore du navire devient dans les versions françaises un souci sensible, et par conséquent les promesses de « prouffit » censé minimiser le danger se multiplient. À la suite de la traduction latine de Locher, premier à parler de la « satire » par rapport à son texte, Pierre Rivière et Jean Drouyn vont tous les deux plus loin que n'était allé Brant, en explicitant le mode de lecture requis ; ce faisant, ils expriment une certaine angoisse à l'égard de l'interprétation :

Se aucuns folz se mocquent de noz petitz escriptz, pource que plusieurs folz y sont comprins, ils ont lentendement petit: car le sens litteral nest pas le principal de la matiere[.] Telles gens sont comme ceulx qui cuident menger les amandes sans casser: car a qui veult en un noyau trouver saveur, il le faut briser, et alors on trouvera la saveur, aussy qui en ce livre veult trouver prouffit arrester se doit au sens moral qui est de folie couvert¹¹¹²[.]

Tout lecteur de Rabelais reconnaîtra ici ce qui ressemble à la doctrine de la « sustantifique mouelle¹³ » ; Drouyn enjoint son lecteur à passer au travers du sens premier et littéral pour « [s]arrester [...] au sens moral », mais les deuxième et quatrième modes d'exégèse manquent à cette injonction. Il serait possible de lire cette forme réfléchie du verbe « arrester » comme indiquant simplement l'importance à accorder au sens moral, tout autre étant d'ordre secondaire. Mais si nous considérons les quatre modes d'interprétation comme formant une séquence progressive et lisons par conséquent le mot « arrester » comme « ne plus avancer », la démarcation des interprétations admissibles devient encore plus précise¹⁴. Seul le quatrième sens, l'anagogique, est proscrit ; le sens typologique, comme le sens littéral, « n'est pas le

¹⁰ Pour N. Hartl, dans son édition partielle de Locher, le potentiel « déroutant » de l'image du navire est déjà reconnu, et exploité, par Brant : voir *Die « Stultifera Navis » : Jakob Lochers Übertragung von Sebastien Brants « Narrenschiff »* (Münster, Waxmann, 2001), vol. 1, « Untersuchung und Kommentar » ; « 3.4 Das Bild der Schifffahrt », 73-80.

¹¹ Drouyn, *La Nef des folz du monde* (Lyon, G. Balsarin, 1498), a iii v^o. Pour les citations des textes anciens, nous avons modernisé l'usage des *i* et *j*, *u* et *v*, ainsi que les esperluettes.

¹² Selon l'analyse de B. Renner, ce passage souligne le désir de Drouyn d'insister sur l'*utilitas* de sa satire et d'« éviter toute *obscuritas* » : « Juvénal et les *Nefs des folz* : rhétorique et *translatio studii* », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance* 72 (2010), 283-300 (295-96).

¹³ F. Rabelais, *Œuvres complètes*, éd. M. Huchon (Paris, Gallimard, 1994), 7 : « vous convient estre saiges pour fleurir, sentir et estimer ces beaulx livres de haulte gresse, legiers au prochaz: et hardiz à la rencontre. Puis par curieuse leçon, et meditation frequente rompre l'os, et sugcer la sustantifique mouelle ». Sur l'importance pour Rabelais du corpus brantien, voir les deux chapitres de M. Huchon, 'Rabelais, Bouchet et la *Nef des Folz*', in *Les Grands Jours de Rabelais en Poitou : actes du colloque international de Poitiers (30 août-1er septembre 2001)*, éd. Marie-Luce Demonet (Genève, Droz, 2006), 83-10 ; « Rabelais et les satires de la *Nef des Folz* de 1530 », in *La Satire dans tous ses états. Le « mélange satyrique » à la Renaissance française* éd. B. Renner (Genève, Droz, 2009), 77-93.

¹⁴ Selon les dictionnaires contemporains, les deux sens sont possibles. Voir par exemple J. Nicot, *Thresor de la langue françoise, tant ancienne que moderne* (1606).

principal de la matiere », mais reste présent et lisible. Certaines lectures critiques, contre lesquelles nous prendrons position ci-après, se sont principalement fondées sur une interprétation typologique ainsi comprise. Vers le début de son prologue, Drouyn souligne la liberté du lecteur dans le choix des interprétations :

qui voudra le sens moral le prendra, qui voudra le sens litteral le prendra : comme dit esopet, qui veult la fleur sy la preigne, qui veult le fruit sy le preigne, et qui veult le noyau sy la preigne, et qui veult les hystoires comme gens non litterez les prengent : et qui veult tout pregne tout¹⁵.

Au lecteur, donc, de suivre ou pas la dérive des images nautiques qui, dès la traduction de Locher, prennent de plus en plus corps.

La nef des fous compte explicitement ses lecteurs parmi ses passagers, mettant en valeur le fait que nous sommes tous des « fous », d'une façon ou d'une autre : « Folz mondains, mires vous bien en mon mirouer, et vous verres vous faultes et pechez, et patemment vous cognoistres comment folie vous gouverne¹⁶ ». L'idée d'un livre qui serait aussi un miroir date de l'ère médiévale, dans la tradition des *Fürstenspiegel* ou des *principum specula*, à savoir des « miroirs » qui prodiguaient de bons conseils de gouvernement aux princes et aux rois¹⁷. Le « miroir » de la nef des fous élargit la portée de ce genre en soutenant que nous sommes tous coupables de folie. Il ne s'agit bien sûr pas de la folie telle que nous la comprenons aujourd'hui, comme l'a bien démontré André Gendre : « À l'origine, le fou, le " Narr ", n'est pas le malade mental au sens que la clinique donne aujourd'hui à ce terme ; " Narr " n'équivaut pas à " toll ", à " wahnsinnig ". Le fou de la Renaissance est celui qui s'écarte de la sagesse divine révélée par l'Écriture¹⁸. » La nef des fous est donc une nef de pécheurs, ce qui explique en partie le succès de cette image nautique.

Les sources de ce motif sont diverses ; en Europe, les précédents textuels séculiers, fondés sur l'idée de rassembler les plaisantins, buveurs, débauchés et autres mauvais sujets sur un navire, comprenaient le *Renart le Nouvel* (1288) de Jacquemart Gielée, *Des schifdes flust* (c. 1360) de Heinrich Turner, et *Die blauwe schute* (1413) de Jacob van Oestvoren. Le thème fut ensuite repris dans le *Monopolium et societas vulgo des Liechtshiffs*, une oraison humoristique qui fut récitée en latin depuis une plateforme en forme de navire par Jodocus Gallus à Heidelberg vers la fin des années 1480, lors d'une réunion présidée par Wimpheling, ami de Brant, et qui fut publiée à Strasbourg en 1489¹⁹. Mais la relation entre les fous et les navires n'est pas purement textuelle. Dans le chapitre intitulé « *Sultifera navis* » qui ouvre son *Histoire de la folie à l'âge Classique*, Michel Foucault examine la signification culturelle du navire dans l'optique des conceptions médiévales et renaissantes de la folie. Il évoque la coutume de l'Europe du nord médiévale qui consiste à chasser les fous d'une ville en les

¹⁵ Drouyn, *op. cit.*, a ii r^o.

¹⁶ Drouyn, *op. cit.*, a iiii v^o.

¹⁷ Sur cette tradition, voir F. Lachaud et L. Scordia (éd.), *Le Prince au miroir de la littérature politique de l'Antiquité aux Lumières* (Mont-Saint-Aignan, Publications des Universités de Rouen et du Havre, 2007).

¹⁸ A. Gendre, *Humanisme et folie chez Sebastien Brant, Erasme et Rabelais. Vorträge des Aeneas-Silvius-Stiftung und der Universität Basel XIV* (Basel et Stuttgart, Verlag Helbing & Lichtenhahn, 1978), 6.

¹⁹ Sur cette parenté textuelle, voir S. Brant, *The Ship of Fools*, éd. E. Zeydel (New York, Dover Publications, 1944), 8-15, et Metzger-Rambach, « *Le texte emprunté* », 21-24.

embarquant sur les bateaux qui passaient sur les fleuves ; ce voyage d'isolement à la fois métaphorique et physique qui caractérisait les attitudes médiévales à l'égard de la folie résultait de la « situation liminaire » du fou : « la navigation livre l'homme à l'incertitude du sort ; là chacun est confié à son propre destin, tout embarquement est, en puissance, le dernier²⁰. » L'isolement et la mise à distance des fous sont, selon Foucault, parmi les buts principaux de la nef des fous. Mais une lecture approfondie du texte brantien et de ses « descendants » révèle que la nef des fous rejette la possibilité d'une séparation entre le lecteur et la communauté de misérables sujets qu'elle transporte. Pour les auteurs de la tradition des « nefes des fous », nous sommes tous des fous, et toujours déjà perdus en haute mer.

Qui plus est, bien que « la navigation livre l'homme à l'incertitude du sort », il reste une distinction importante entre le voyage fluvial que décrit Foucault (« la Nef des fous, étrange bateau ivre qui file le long des calmes fleuves de la Rhénanie et des canaux flamands ²¹»), et les risques inhérents aux voyages maritimes par nature plus longs et plus dangereux ; la nef des fous risque le naufrage en haute mer, et ce désastre potentiel joue un rôle central dans la morale de ces livres²². Les dangers de la navigation sont explicités dans le chapitre de Drouyn qui traite de la « barque sociale », où les fous se trouvent ballottés par des mers agitées : « Souffrons [...] perilz enormes et soudains, en mer sans esperance de vivre, en passant alant venant de ca de la sans craindre en rien le grant peril de scilla, ou celluy de caribdis, mais nous comme indiscretz a regir la nef cheons en grans pertes ²³ ». Bien que la tradition décrite par Foucault ait pu contribuer à l'aptitude de la métaphore du navire au sujet de la folie, sa portée sur la famille de *Nefs* qui s'établit en France reste limitée ; l'intersection des discours contemporains nautiques, historiques et culturels que l'on trouve dans ces livres repose moins sur la navigation des fous que sur la folie de la navigation.

À cause de l'utilisation par Brant et ses successeurs de métaphores nautiques dans leur défense de la moralité chrétienne, certains ont soutenu que le navire représente à la fois l'Église et la Bible (et nous examinerons ci-dessous ces liens symboliques). Mais comme l'avance Hans Blumenberg, « dans toute navigation humaine, il y a un élément frivole, pour ne pas dire blasphématoire, qui peut être comparé à la transgression de l'inviolabilité de la terre ²⁴ ». Dans les traditions classique et chrétienne, la navigation est associée à un désir sacrilège d'un savoir qui dépasse la portée naturelle de l'homme. Blumenberg affirme que « [l]e fait qu'ici, à la limite de la terre ferme et de la mer, ait eu lieu non la *chute* dans le péché, mais le *faux pas* qui amène à bafouer la norme et à dépasser la mesure, possède la qualité expressive qui

²⁰ Foucault, *op. cit.*, 22.

²¹ Foucault, *ibid.*, 18.

²² Sur le thème du naufrage à la Renaissance, voir J. Oliver, *Shipwreck in French Renaissance Writing : The Direful Spectacle* (Oxford, Oxford University Press, 2019). Sur les tempêtes en mer, voir N. Doiron, « Les Rituels de la tempête en mer : histoire et voyage au seuil de l'âge classique », *Revue des sciences humaines*, 214 (1989), 43–70; F. Lestringant, « La famille des « tempêtes en mer » : Essai de généalogie (Rabelais, Thevet et quelques autres) », *Études de Lettres* 2 (1984), 45–62, parmi d'autres du même auteur ; O. Pot, « Prolégomènes pour une étude de la tempête en mer (XVI^e–XVIII^e siècles) », *Versants*, 43 (2003), 77–133 ; É. Riveline, *Tempêtes en mer : permanence et évolution d'un topos littéraire (XVI^e–XVIII^e siècle)* (Paris, Classiques Garnier, 2015).

²³ Drouyn, *op. cit.*, n vi r^o-v^o.

²⁴ H. Blumenberg, *Naufrage avec spectateur. Paradigme d'une métaphore de l'existence*, traduit de l'allemand par L. Cassagnau (Paris, L'Arche, 1994), 13.

fonde durablement les topoi ²⁵». Les membres de cette famille de « livres-navire » risquent donc de proposer la lecture comme un voyage en quête de connaissances illicites.

Il est frappant que Brant ait publié son livre peu après le premier voyage de Colomb au Nouveau Monde, et d'autant plus que c'est en 1493, c'est à dire l'année précédant la parution du *Narrenschiff*, que l'imprimeur Bergmann von Olpe a publié la traduction latine de la lettre de Colomb sur les terres *nouvellement découvertes*. Dans le chapitre de Brant sur la folie d'« expérimenter toutes terres », il est fait brièvement mention de ces découvertes, mais c'est dans les traductions françaises de Rivière et de Drouyn que les enjeux moraux de la navigation contemporaine passent au premier plan. Les gravures qui accompagnent ce chapitre dépeignent le fou-géomètre, qui mesure un diagramme de la terre avec son balustre. Au début du chapitre équivalent dans le texte de Drouyn, le narrateur décrit un géomètre qui « tire a nostre nef voulant compasser tout le monde dung compass bien petit pour comprendre climatz, regions, et tous les peuples ²⁶».

La métaphore directrice du texte se trouve menacée de détournement ; l'un des fous passagers cherche à éloigner le navire de sa trajectoire morale intemporelle vers un voyage réel, contemporain, de découverte. C'est à ce moment que la « nef » métaphorique est le plus étroitement liée à ses équivalents matériels, et n'échappe plus à la souillure de leurs connotations morales problématiques. Alors que, dans le texte de Brant, la plus grande partie de ce chapitre consiste en une longue liste de fous d'autrefois (dont Archimède, Ptolémée, Pline, et Strabon), les versions françaises, qui ont pour patron la traduction latine de Jacob Locher, raccourcissent la liste des fous passés pour développer l'examen, jusque-là assez bref, des récentes explorations transatlantiques. De quatre vers en latin apparaissent douze vers en français dans la version de Rivière, qui sont ensuite retravaillés en prose par Drouyn :

La terre qui fut incogneue
Des pristes que hom navoit cogneue
Fut elle pas magestee
A loeil combien que avoit estee
Long temps dom sans estre apparceue
Or maintenant est elle sceue
Sans molestacion de cueur
Et si aucun hom ne ly cueur
Ne tira voil a desarroy
Avant ferdinandus le roy
Sur mer neantmoins sont astables
Et gens quasi innumerables²⁷[.]

La terre qui fut incogneue. Des pristes que jamais navoit este manifeste ne fut elle pas trouvee a loeil et sans molestation de cueur[.] Il fut ung qui cogneut que es illes despaignes avoit gens habitables[.] Il vint au roy nomme ferdinandus lequel luy bailla aide tellement

²⁵ Blumenberg, *ibid.*, 11.

²⁶ Drouyn, *La Nef des folz*, h iii r^o.

²⁷ P. Rivière, *La Nef des folz du monde* (Paris, J. Lambert pour G. de Marnef et J. P. Manstener, 1487), 59 v^o.

quils trouverent aulcunes isles de gens qui nentendoyent riens touchant dieu nostre createur. Et navoyent reigles ne loix mais vivoyent comme bestes²⁸.

Dans les deux cas, la question clé de la curiosité est signalée dans le jeu sur « cogneue » et « incogneue » ; dans le texte de Rivière, cette rime fait écho au langage du témoignage : « apparceue » et « sceue ». Le positionnement de cette anecdote vise une certaine lecture morale de ces chapitres. Tandis que l'explorateur anonyme du texte allemand de Brant n'est qu'un des fous nommés et n'a pas de position dominante, les textes français se servent de cet exemple contemporain de la folie comme apogée de leur condamnation. Rivière décrit la vogue de l'exploration en termes péjoratifs – « ne tira voil a desarroy », « [s]ur mer neantmoins sont astables » – mais dans la version en prose, les mots qui semblent être de mauvais augure, « astables » et « innumérables », trouvent un seul écho dans le mot « habitables », d'un Drouyn peut-être plus optimiste.

Dans le texte allemand de Brant aussi bien que dans les traductions, la navigation et l'exploration sont assimilées à la folie, c'est à dire au péché. Mais tout en prononçant une condamnation morale, Drouyn régale son lecteur de descriptions éclatantes de poissons gigantesques et de peuples étranges qui « n[']entendoyent riens touchant dieu nostre createur », et « vivoyent comme bestes », descriptions qui témoignent de la présence problématique d'un sentiment d'émerveillement et de curiosité au cœur de ce texte moralisant. Les passages de la Bible indiqués dans les marges des deux versions françaises témoignent de façon plus marquée de l'ambivalence des attitudes morales contemporaines vis-à-vis de la curiosité. Seuls les numéros de chapitre sont indiqués, mais on identifie sans trop de difficulté les versets qui traitent de la curiosité et de la sagesse. Par exemple, dans l'Ecclésiaste 7 :24-25 : « Ce qui est loin, ce qui est profond, qui peut l'atteindre ? Je me suis appliqué dans mon cœur à connaître, à sonder, et à chercher la sagesse et la raison des choses, et à connaître la folie de la méchanceté et la stupidité de la sottise. » Il existe donc une tension fondamentale, et non résolue, entre l'attrait qu'a l'être humain pour la sagesse et son insuffisance à cet égard, tension que Rivière et Drouyn expriment par le langage de la navigation. La constellation que forme la superposition des explorations intellectuelle et géographique révèle une tension morale qui continuera de hanter la métaphore essentielle du navire que partage la famille des *Nefs*. Cependant, l'image du navire jouissait aussi à cette époque d'associations symboliques nettement positives.

La Nef et l'Arche : superposition ou triangulation des métaphores

La conception de l'Église comme navire (*navis ecclesiae*) était déjà très répandue grâce aux lectures allégoriques des Ancien et Nouveau Testaments aussi bien qu'à travers la littérature patristique. L'histoire de l'arche de Noé, lue de manière typologique, devait préfigurer le salut des initiés qui se trouveraient « à l'intérieur » de l'Église au second avènement. Le récit que l'on trouve dans Luc 5 :1-11 où le Christ prêche et accomplit des miracles à bord de la barque de Pierre renforce le statut du navire comme un espace analogue à l'Église, et l'usage d'un lexique architectural par Augustin dans *La Cité de Dieu* permet d'établir une comparaison entre l'arche et le corps du Christ. Noé et son arche constituent donc le passager et le vaisseau idéaux, et forment ensemble l'analogie positif de la nef des fous. Qui plus est, l'arche et la

²⁸ Drouyn, *La Nef des folz*, h iii r^o.

nef des fous ont en commun la fonction de collectionner et de cataloguer chaque espèce ou « type ». Or, alors que le souci des tensions structurales posées par l'hérésie à l'Église est souvent central dans la tradition naissante des *Nefs*, le potentiel plus large de la métaphore nautique – l'idée de rassembler tous les fous exemplaires de l'humanité – motive aussi les voyages ultérieurs des « livres-navire » dont il sera question dans les parties suivantes du présent article, voyages où le mot *Nef* devient l'étiquette d'un compendium non seulement de pécheurs et de fous, mais aussi d'autres formes de savoir.

Il existe deux interprétations majeures sur la signification religieuse du navire de Brant. Peter Skrine a soutenu que le *Narrenschiff* doit être lu selon les quatre rôles distincts qu'il impute à l'auteur : satiriste, moraliste, humaniste et, enfin et surtout, « poète religieux et allégorique²⁹ ». Suivant cette dernière interprétation, « l'image du navire est loin d'être une simple décoration métaphorique : sa fonction, vue sous cet angle, est essentiellement typologique. Autrement dit, l'image elle-même est secondaire par rapport aux significations symboliques et religieuses qu'elle représente³⁰ ». Skrine, se référant à l'explication de l'allégorie chrétienne que l'on trouve dans un sermon d'Augustin, souligne que « pour Brant, tout chrétien avait le droit d'embarquer sur le navire dont le capitaine était le Christ Lui-même³¹ », et conclut : « il s'avère que Brant a entrepris rien de moins qu'un commentaire sur le livre de la Bible [= l'Ecclésiaste] dont, il suivait le précédent avant tout autre³² ? » Mais comme l'a bien observé Metzger-Rambach, Skrine a tendance à passer sous silence les complexités, et même les contradictions, inhérentes à tout assortiment de métaphores : « [L]'interprétation de P. Skrine qui assimile la nef des fous à la nef du Christ doit être nuancée [...]. De fait, il n'est dit nulle part dans le *Narrenschiff* que le Christ soit le commandant du navire, et nul fou même dans le plus grand péril ne songe – encore – à se tourner vers lui³³ ». L'insistance de Metzger-Rambach sur la nuance est essentielle ; nous proposons de nous engager davantage sur cette piste, afin de suivre le détail des métaphores en jeu dans toute leur complexité.

Selon nous, c'est à l'égard du chapitre sur l'Antéchrist, le plus explicite dans son traitement des tensions qui menaçaient le navire de l'Église, et surtout de la question des interprétations divergentes de l'Écriture, que l'effacement de la nuance relevé par Metzger-Rambach dans l'article de Skrine aurait le plus grand effet. La gravure présente une scène apocalyptique, l'Antéchrist se tenant debout sur un navire chaviré dont la coque est attaquée et déchirée par ceux des fous qui ne sont pas en train de se noyer dans les flots. Au premier plan sont visibles les fidèles, sains et saufs dans la barque de saint Pierre. Pour consolider l'analogie entre naufrage et interprétation hérétique de l'écriture, des livres ouverts flottent parmi les débris du navire, tandis qu'un livre fermé se trouve sur la proue de la barque. Dans le texte de Brant, aux côtés de la métaphore quasi-architecturale de l'Église comme « la nef du Christ »,

²⁹ « [R]eligious and allegorical poet », P. Skrine, « The Destination of the Ship of Fools : Religious Allegory in Brant's *Narrenschiff* », *The Modern Languages Review* 64 (1969), 576-596 (578).

³⁰ « [T]he ship image is far from being a mere metaphorical embellishment: its function, when seen in this connection, is essentially typological. In other words, the image itself is subsidiary to the symbolic and religious significance which it represents », Skrine, *art. cit.*, 581.

³¹ « [T]o Brant, every single Christian was entitled to a passage on that ship which is captained by Christ himself », Skrine, *art. cit.*, 582.

³² « Brant has been undertaking nothing less than a commentary on that biblical book which, more than any other, was his precedent », Skrine, *art. cit.*, 596.

³³ Metzger-Rambach, « *Le texte emprunté* », 351 n. 574.

nous trouvons un deuxième vaisseau symbolique, le « bapyren schyff », que les hérétiques cherchent à couler. Outre l'Église-navire, donc, il existe une « Bible-navire » qui rappelle les « vaisseaux de papyrus » décrits par Isaïe 28 :2. Dans les versions françaises, ces fous sont des hérétiques dont la folie est la prétention à interpréter la Bible :

Si tu veulx scavoir qui sont ces gens, sache certainement que ce sont crestiens qui tiennent les escoles de foy, et sont faulx p[ro]phetes seduiseurs qui sement sedicion. Ils honorent jesuchrist et son saint sacrifice de maulvais courage. Ils veulent interpreter les saintz decretz, loix, et escriptures saintez³⁴.

Selon Skrine, le symbolisme du texte est essentiellement singulier et cohérent : le « navire de papier » et la barque de saint Pierre (qui représentent respectivement la Bible et l'Église) sont des accidents de l'image centrale du navire³⁵. Mais la question est moins résolue qu'on pourrait le croire. Il sera important ici de rappeler le message de ce chapitre quasiment liminaire qui ouvre la *Nef des fous* et qui semble marquer la position primordiale du livre comme site, ou même cause motrice, de la folie. Sur plus de cent exemples de « fous » énumérés, se trouve en première place le fol amateur de livres qui voue à sa bibliothèque une adoration fétichiste, mais n'a aucune compréhension du contenu de sa collection : « A livres avoir me deduys [...] De ceulx que jay leuz faiz dedain| ou ne les entenz³⁶ ». Le lecteur est averti d'emblée de l'importance qu'il doit accorder au déchiffrement et à l'interprétation ; la *Nef* exige (pour adopter la célèbre formule de Montaigne) un « suffisant lecteur³⁷ ». En plaçant leurs livres sous le signe du navire (mettant, comme le souligne Metzger-Rambach, une emphase de plus en plus prononcée sur les aspects nautiques³⁸) et en attirant l'attention du lecteur sur ce point dans leurs titres et leurs préfaces, les auteurs des nefs des fous encouragent la comparaison entre « livre-navire » et « Église-navire », tout en proposant des modèles de lecture distincts pour chacun. Le premier fou révere des livres inutiles, prévenant ainsi le lecteur de l'importance d'une lecture attentive – ce que Rabelais appellera plus tard une « curieuse leçon » – alors que le chapitre de l'antéchrist vise à proclamer l'autorité absolue de l'Église en matière d'établissement et de contrôle des limites de l'interprétation. En effaçant les relations tendues entre le navire, l'Église et la Bible, Skrine élude l'importance du livre comme site d'interprétation privilégié et contesté. Nous affirmons qu'il est essentiel de comprendre l'interaction de ces trois éléments symboliques ici comme une forme de triangulation métaphorique, au lieu d'une simple superposition. Cette triangulation produit des tensions fructueuses qui, si elles résistent à toute tentative de résolution, sont exploitées par les adaptateurs tardifs des *Nefs*.

« Voulant bas et haut gouverner » : première multiplication des *Nefs*

L'éditeur flamand Josse Bade, faisant appel à la *Stultifera navis* de Locher, a lancé sa contribution à la querelle des femmes avec ses *Stultiferae naves* (c. 1500). L'adaptation de Bade est la première qui ne se prétend pas traduction mais est présentée comme un nouveau texte dans la « tradition » instaurée par Brant ;

³⁴ Drouyn, *op.cit.*, m ii v^o.

³⁵ Skrine, *art. cit.*, 590.

³⁶ Rivière, *La Nef des folz*, 1r^o.

³⁷ Voir *Les Essais*, éd. « Villey-Saulnier » (Paris, PUF, [nouvelle édition en 1 volume] 2004) Livre I, chapitre 24, « Divers evenemens de mesme conseil », 127.

³⁸ Voir Metzger-Rambach, *op. cit.*, « Le poète armateur du navire », 363-370.

Angelbert de Marnef, qui avait publié à Paris la version latine de Locher et l'adaptation française de Rivière, a engagé Bade pour composer un texte comme supplément à l'original de Brant. Bade restreint la portée de son texte, éloignant son navire (ou plutôt sa flotte) du geste universel de l'Allemand pour se focaliser sur la folie féminine, formulée sur le mode de la tentation offerte par les sens. Les *Stultiferae naves*, et leur traduction française par Jean Drouyn, *La Nef des folles du monde* (publiée presque en même temps, vraisemblablement à la requête de Bade, pour que le plus grand nombre de lectrices puissent en bénéficier), prennent la forme d'une flotte de six « nefs ». Celle d'Eve, la plus grande, ouvre la marche, suivie de cinq « nefs » plus petites, chacune consacrée à l'un des cinq sens et aux dangers qu'il présente pour la lectrice. Contrairement aux *Nefs* antérieures, pourtant, la lectrice n'est pas encore à bord ; la question de la conséquence morale du texte sera tranchée par sa puissance persuasive ou dissuasive, la tentation et l'instruction morale étant mises en confrontation directe.

La désapprobation morale des folles s'appuie sur l'idée répandue d'Ève comme modèle de toutes les femmes. Comme capitaine à la tête de sa flotte, elle introduit le thème du livre, faisant écho aux premiers chapitres des *Nefs des folz* :

La premiere folle je suis
 Qui dois sur toutes dominer,
 En ceste nef je me deduis
 Voulant bas et haut gouverner.
 Je scay sur toutes discerner,
 Je congnois masts, cordes et voilles³⁹.

Le navire d'Ève est décrit en détail, ce qui pourrait nous amener à l'assimiler aux *Nefs* « nauticalisées » de Rivière et de Drouyn, mais comme l'explique Jean-Marie Fritz, il s'agit là de caractéristiques typiques des représentations médiévales de l'Église comme navire : « le mât représente l'espérance, la voile la charité, les cordages les vertus⁴⁰. » Il n'y pas de trace de Colomb ; Ève, d'un geste qui affirme sa distance par rapport au monde nautique réel, entièrement masculin, se déclare capable de gouverner sa nef. À l'inverse du cas du fol amateur de livres, qui ne lit pas d'un œil critique et ne comprend rien à ce qu'il lit, le problème est ici celui d'une femme dotée d'une compréhension qui dépasse l'ordre naturel des choses ; l'angoisse particulière suscitée par la combinaison dangereuse des femmes et des savoirs s'incarne en Ève et s'exprime dans les verbes « scay » et « congnois ». Pour cimenter ce rapport, la gravure qui illustre le chapitre dépeint le vaisseau d'Ève, qui a pour mât l'arbre du jardin d'Éden ; entrelacé dans ses branches se devine un serpent à tête de femme. Ève s'adresse à son audience (« O folles femmes miserables ») pour lui déconseiller de suivre son exemple :

Entrée suis par ambition
 En ceste nef je vous promets,
 Et dis par bonne intention
 Ce morceau fut un mauvais metz⁴¹.

Monter à bord de la « nef » est donc un geste équivalent au péché originel, le pas du passager représentant en quelque sorte la première bouchée du fruit défendu. La

³⁹ Drouyn, *La Grand nef des folles*, (Lyon, J. d'Ogerolles, 1583), 9.

⁴⁰ Fritz, 'L'eau et la folie au Moyen Age', 114.

⁴¹ Drouyn, *La Grand nef des folles*, 16.

matérialité du navire imaginaire est soulignée dans l'exhortation à la lectrice non seulement à résister à l'embarquement sur la « nef », mais à en briser la structure même.

Il vous faut faire la bataille
Contre la nef presentement
En frappant d'estoc ou de taille,
Et la fendre incontinent⁴².

Comme l'indique l'exemple d'Ève, qui incarne à la fois la tentation et la punition, l'invitation et l'avertissement, une tension morale est en jeu dans chacune des « nef » décrites, et ce fait se reflète dans la forme du texte. Chaque chapitre consiste en une section en prose qui décrit le sens et le péché dont il est question, suivie d'un chant en vers dans lequel les passagères de la « nef » invitent la lectrice à se joindre à elles. Le chapitre du texte latin sur l'ouïe exploite le potentiel heuristique du chant par un net changement de mètre : l'hexamètre du premier vers est suivi d'un dimètre, plutôt que le pentamètre des autres chants, ce qui a amené l'éditeur moderne du texte à décrire les chants comme « symbolisant bien le mouvement des rameurs⁴³ ». Il est évident que le profit du livre réside dans les « explications » moralisantes ; mais l'accent mis sur le plaisir que l'on peut prendre à imaginer, au moyen des « chants », les délices des sens, met l'écriture – et surtout la poésie – dans une position paradoxale.

En effet, cette tension permet de mettre en scène les questions sur l'interprétation déjà posées, comme nous l'avons suggéré plus haut, dans les premières *Nefs des fous*. Selon Bade, qui adopte dans son *Praenotamenta* pour une édition des comédies de Térence un *topos* très courant, les parties en prose servent de médicament, et celles en vers d'édulcorant⁴⁴. Paul White a démontré que l'on trouve dans ces exhortations de nombreux vers qui sont inspirés par la poésie de Filippo Beroaldo – quand ils ne lui sont pas empruntés presque mot pour mot –, mais que Bade invertit aussi l'assouvissement sensuel qui était présent dans cette poésie au moyen d'une sorte de ventriloquie au féminin⁴⁵. En revanche, chaque « explication » détaille de manière presque encyclopédique les théories des philosophes sur le fonctionnement de chacun des sens. Dans sa traduction, à la fin de l'un de ces développements, Drouyn se déclare – avec un grain de prétérition – ignorant et désintéressé : « Mais de ceste maniere j'en delaisse la chose aux philosophes : car il suffise cy de declarer la puissance de veoir estre incongneüe⁴⁶ ». Ainsi, les savoirs sont exhibés et refusés en même temps, tout comme la tentation est simultanément mise en scène et condamnée. L'image du miroir est employée dans les chapitres sur la vue pour illustrer cette ambivalence ; elle permet à la fois de présenter en une image des plus charmantes les

⁴² Drouyn, *La Grand nef des folles*, p. 18.

⁴³ *La Nef des Folles: Stultiferae Naves de Josse Bade*, trans. O. Sauvage, éd. C. Béné (Grenoble, Publications de l'Université des langues et lettres de Grenoble, 1979), 12.

⁴⁴ Voir P. White, « Foolish Pleasures : The *Stultiferae Naves* of Jodocus Badius Ascensius and the Poetry of Filippo Beroaldo the Elder », *Humanistica Lovaniensia* 60 (2011), 65-83 (68).

⁴⁵ P. White, *art. cit.*, 74 : « 'Osculum Panthiae', un des premiers exemples du genre neo-Catullain du *basium*, allie l'érudition à la sensualité : il est de la poésie d'amour sophistiquée et hautement littéraire d'un humaniste cultivé. Mais Bade met ces vers dans la bouche d'une folle qui tente ses passagères putatives avec de vaines promesses d'assouvissements orgiaques ». (« "Osculum Panthiae", an early example of the neo-Catullan *basium* genre, combines erudition with sensuality : it is the sophisticated and highly literary love poetry of a cultured humanist. But Badius puts it in the mouth of a female fool tempting her charges with vain promises of orgiastic indulgence. »)

⁴⁶ J. Drouyn, *La Grand Nef des folles* (Lyon, J. d'Ogerolles, 1583), 21.

péchés associés à la vue – lubricité et vanité – et de rappeler la *réflexion* morale visée, déjà abordée dans la *Nef des folz* de Drouyn sous forme d'exhortation : « Folz mondains, mires vous bien en mon mirouer ». Le livre est donc, comme le navire, un lieu de tension entre soif de connaissances impie et cadre moralisateur qui cherche à réprimer cette tentation.

Drouyn élargit le texte de Bade et y ajoute des chapitres ; parmi ses innovations se trouve une dernière « nef divine », où il explicite la relation entre navire et Église. L'« Exhortation aux folles pour venir [à] la nef divine » adresse à la lectrice une toute autre promesse :

Approchez folles vivement
Du navire mout précieux
Et vous verrez presentement
Crucifié le Dieu des cieux
Qui est ung mirouër sumptueux
Pour mirer les sottes et sots⁴⁷[.]

La gravure dépeint le Christ sur la croix – laquelle forme le mât du navire – ; l'auteur lui-même est assis sur la proue et invite les folles se trouvant sur le rivage à monter à bord de la « nef ». L'exhortation fait référence à un navire, vaisseau plus grand que ne l'était une « nef », comme l'atteste le dictionnaire de Bloch et Wartburg⁴⁸, et qui contraste donc avec les plus fragiles « nefes » naviguées par des femmes. L'invitation à embarquer est, comme auparavant, rédigée dans les termes du savoir, pour piquer la curiosité de la lectrice : « Approchez ceste navire/_Et grand' science y aprendrez⁴⁹ ». Le risque posé par la curiosité est tempéré par des références récurrentes à la mère du Christ, dépeinte debout au pied de la croix dans la gravure, tout comme Ève se tenait à côté de l'arbre/mât dans la première gravure. Ici, dans le dernier « navire », se trouve le modèle d'une femme sage idéale, l'antidote à Ève et à ses sœurs inquisitrices et pécheresses.

Départ de la folie : les *Nefs* lyonnaises

Symphorien Champier a tiré parti de l'énorme succès du texte de Brant et de ses versions françaises dans ses premiers ouvrages en français : *La Nef des Princes* (1502) et *La Nef des dames vertueuses* (1503)⁵⁰. De telles exploitations de ce *Zeitgeist* étaient fréquentes, comme le démontrent le plagiat du livre de Brant et les premières éditions du *Regnars traversant* de Bouchet, « qu'un Vérard rusé publiera sous le nom de (S.) Brant ⁵¹ ». Judy Kem affirme que Champier n'a probablement ajouté que tardivement l'image du navire pendant la composition de sa *Nef des dames vertueuses*, comme il l'avait fait l'année précédente pour sa *Nef des princes*.⁵² Il est donc possible

⁴⁷ Drouyn, *op. cit.*, 163.

⁴⁸ Voir plus haut, n. 1.

⁴⁹ Drouyn, *op. cit.*, 164.

⁵⁰ Voir P. Allut, *Étude biographique et bibliographique sur Symphorien Champier* (Nieuwkoop, De Graaf, 1972).

⁵¹ J. Britnell, N. Dauvois (éds.), *Jean Bouchet, Traverser des voies périlleuses (1476-1557) : Actes du colloque de Poitiers (30-31 août 2001)* (Paris, Champion, 2003), 8.

⁵² J. Kem, « Symphorien Champier and Christine de Pizan's *Livre de la Cité des dames* », *Romance Notes* 45 (2005), 225-234 (226).

d'identifier une diffusion localisée de la popularité des *Nefs* au moment où les innovations de Champier apportent encore une diversification de l'image.

La première *Nef* de Champier reprend évidemment le lien entre ses prédécesseurs et la tradition des *Fürstenspiegel*, offrant des conseils aux princes, mais le Lyonnais élargit également la visée de son ouvrage :

Mondains au monde navigans,
Qui naviguez et jour et nuyt,
Advisez ce qui est soubscript.
Ce vous sera bon passe temps⁵³.

Champier ne conçoit pas son livre comme un ouvrage de correction morale. Acceptant que les êtres humains soient par nature déboussolés, perdus en haute mer (« Tu es en la mer de misères remplie⁵⁴ »), il invertit la connotation négative de la « nef des fous ». La *Nef* n'est plus associée au péché mais à la vertu, et les soupçons attachés à la navigation sont absents de l'allégorie.

Mais vous princes, qui avez la machine
A gouverner en vostre nef vertueuse
Pour Dieu gardes que vice ny domine
Et vous aurez la gloire tres heureuse.⁵⁵

Alors que, chez Bade et Drouyn, le savoir-faire nautique des pilotes des *Nefs* était suspect, Champier propose des conseils, toujours sous forme d'allégorie nautique, pour aider le lecteur à naviguer, « devant que au port de beatitude venir⁵⁶ ». La prudence, par exemple, se manifeste par le renforcement du mât avec du bois ; le vice n'est pas intériorisé comme il l'était dans les autres *Nefs*, mais il faut le tenir à distance : « [L'on] se doit tenir au milieu de la mer au quel ya grande affluence de eaue et impellir ses ennemys aux bors par quoy entendons les humains soy devoir tenir tousjours au milieu, cest assavoir en vertu⁵⁷ ». Champier ne manque pas de stipuler l'interprétation visée pour son allégorie, s'interrompant à maintes reprises par des indications éclairantes : « par quoy entendons », « cest assavoir », « cest adire ». Les images nautiques ne persistent pas tout au long du texte, pourtant, car la première allégorie explicative cède la place à un recueil de conseils plus conventionnels ; il s'agit d'un « miroir des princes » typique. Mais la dernière partie, « Le droit Chemin de l'ospital », devait être elle aussi familière aux lecteurs de Brant, puisqu'elle est composée d'une longue liste de « gens qui le [*l'ospital*] trouvent par leurs oeuvres et maniere de vivre ». Bien que l'image du navire ait disparu à cette étape, les traces de l'influence Brantienne sont toujours perceptibles dans ce nouveau catalogue de la folie.

Le second « livre-navire » de Champier, *La Nef des dames vertueuses*, est souvent compris comme une riposte à la misogynie exhibée par Bade dans ses *Naves stultiferae*, mais Thomas Hunkeler a bien observé que le livre a aussi joué le rôle de réplique aux accusations portées contre son propre « Opus admodum tornatum

⁵³ *La Nef des princes von Symphorien Champier : Textkritische und kommentierte Ausgabe der Haupttraktate*, éd. A. Wilhelmi (Frankfurt am Main, Peter Lang, 2002), 35.

⁵⁴ Champier, *op. cit.*, 57.

⁵⁵ Champier, *op. cit.*, 35.

⁵⁶ Champier, *op. cit.*, 37.

⁵⁷ Champier, *op. cit.*, 37.

corruptos mulierum mores », paru dans *La Nef des Princes* et qui n'est lui-même pas dénué de misogynie⁵⁸. *La Nef des dames vertueuses* comprend quatre parties, dont une liste de femmes de sources bibliques et classiques (« La fleur des dames », évocatrice de l'idée d'un « jardin » allégorique, popularisée par le *Roman de la Rose*⁵⁹). Le thème nautique n'apparaît que superficiellement ; la liste de femmes idéales, par exemple, est tout simplement ponctuée du refrain « A nostre nef survienne ». L'introduction suggère que le navire sera néanmoins un emblème utile, dans la mesure où elle saura rappeler aux lectrices leur devoir :

La nef des dames vertueuse
Où toute vertu est enclose.
Les gestes et le vasselaige
Des dames cy abbat la raige.
De cil qui les dames accuse.
Et affin que nul ne mesdise
Des dames par aulcune ruse
Des m[e]sdisans mord le langaige
La nef
Pour vous garder qu'on ne vous buse
Dames où bonté est infuse.
Ayés devant vous pour ymage
Ceste nef: car à mariage
Observer aprent qu'on n'y muse.
La nef.⁶⁰

La *Nef* est donc non seulement une « ymage » mais aussi un outil, ou même une arme, qui arrêtera les détracteurs (dont, nous pouvons bien l'imaginer, Bade), en « mordant » leur « langaige », par une inversion frappante de la modalité orthodoxe de la satire. Pour Hunkeler, cette *Nef* « contient quatre livres qui sont à considérer comme autant de défenses des femmes ; mieux, qui visent à fournir aux femmes une série de *topoi* pour assurer leur auto-défense⁶¹ ». C'est peut-être là une interprétation optimiste : les femmes de cette *Nef* ne se défendent pas directement, ayant comme porte-parole Champier pour présenter leur réfutation.

La deuxième partie de la *Nef*, « Le gouvernement de mariage », est révélatrice de l'expérience médicale de Champier, puisqu'elle offre aux lectrices des conseils sur tous les aspects de la santé, tout particulièrement sur les obligations sexuelles des épouses. Ce mode de défense fonctionne au moyen d'un endiguement thématique et moral : seules les vertueuses (ou comme le formule plus franchement Helen Swift, « le genre de femmes pitoyables, muettes, moutonnières que Champier s'imaginer défendre⁶² ») se trouvent à bord de la *Nef*. Le troisième livre est précédé d'une dédicace à un autre médecin lyonnais, André Briau, elle-même parsemée de citations des écrits de Ficin sur la médecine ; bien qu'elle ne soit pas un texte ouvertement

⁵⁸ Voir T. Hunkeler, « Symphorien Champier : logique(s) du compilateur », dans *Littérature et médecine : approches et perspectives (XVI^e—XIX^e siècles)*, éd. A. Carlino et A. Wenger, 'Recherches et rencontres', 24 (Genève, Droz, 2007), 49-63.

⁵⁹ Voir Kem, « Symphorien Champier », 226.

⁶⁰ Symphorien Champier, *La Nef des dames vertueuses*, éd. Judy Kem (Paris, Champion, 2007), 43.

⁶¹ Hunkeler, *art. cit.*, 57.

⁶² « [T]he sort of pitiful, mute, sheep-like women whom Champier sees himself defending » : H. Swift, *Gender, Writing and Performance: Men Defending Women in Late Medieval France, 1440-1538* (Oxford, Clarendon Press, 2008), 180.

médical, *La Nef des dames vertueuses* corrobore le soupçon de Jacques Roger que « la médecine préoccupe Champier même lorsqu'il parle d'autre chose⁶³ ». Cette intersection du *miroir* et de la médecine n'est pas particulière à Champier ; comme en témoignent Frédérique Lachaud et Lydwine Scordia : « Le miroir peut d'ailleurs devenir thérapeutique, le corps du prince étant, au sens propre, le corps physique de l'État, dont les désordres sont liés aux conditions de la vie de la cour comme aux soucis provoqués par le gouvernement⁶⁴ ». Mais, par rapport à leurs ancêtres françaises, les *Nefs* de Champier situent ce carrefour de l'allégorie, de l'instruction morale et de la médecine sur un navire de plus en plus figuré. Autrement dit, la *Nef* a dérivé du *topos* particulier de la « nef des fous » vers un point où, essentiellement, il ne reste que l'image du « vaisseau » ; le navire, comme le livre, est un espace de débat.

La dernière de notre famille de *Nefs* parut en 1507, lorsque Nicolas de La Chesnaye – professeur en droit civil et époux d'Estiennette Budé⁶⁵ – publia *La Nef de sante*, une compilation de textes alimentaires, dont une traduction du *Pulcherrimum et utilissimum opus ad sanitatis conservationem* de Benoît de Nursie⁶⁶. Le choix de *Nef* pour ce titre français trahit une once d'opportunisme de la part de La Chesnaye – ou bien du « rusé » éditeur Vérard – car le thème nautique, qui n'est évoqué que brièvement dans l'introduction et dans le titre du « Gouvernail du corps humain », n'est présent ni dans le texte original de Benoît, ni dans l'essentiel du livre proprement dit.

Bien qu'il s'agisse fondamentalement d'un texte médical, La Chesnaye y rebondit sur le ton moralisant de ses prédécesseurs. La « Condamnation des Banquetz » semble en quelque sorte mettre en scène l'« Imitation nautique touchant follement gouter » de la *Nef des folles* de Drouyn, sous la forme d'« un traité d'hygiène mis en action⁶⁷ », composé dans le but suivant :

vilipender, detester et aucunement extirper le vice de glouttonnie, crapule, ebreite et voracite, et, par opposite, louer, exalter et magnifier la vertu de sobriete, frugalite, abstinence, temperence et bonne diette, en ensuyvant ce livre nommé la nef de sante et gouvernail du corps humain⁶⁸[.]

Les traces des antécédents satiriques et allégoriques de cette *Nef* se trouvent dans certains des personnages : « Le fol », qui est souvent la cible de la raillerie, et « Passe temps », rappel des promesses de plaisir que l'on trouve dans les préfaces de Drouyn et de Champier. La Chesnaye propose, en dépit d'un entendement qu'il dit « naufragateur⁶⁹ », de « petites gloses, commentacions ou canons tant pour elucider

⁶³ J. Roger, « L'humanisme médical de Symphorien Champier », dans *L'Humanisme français au début de la Renaissance: colloque internationale de Tours* (Paris, Vrin, 1973), 261-272 (261).

⁶⁴ F. Lachaud et L. Scordia, *op. cit.*, 13.

⁶⁵ Sur la vie de La Chesnaye, voir G. Doutrepoint, *La Condamnation de banquet de Nicole de la Chesnaye* (Bruxelles, M. Lamertin, 1931), 4-5.

⁶⁶ Nicolas de La Chesnaye, *La Nef de sante avec le gouvernail du corps humain* (Paris, Vérard, 1507).

⁶⁷ Doutrepoint, *op. cit.*, 10.

⁶⁸ La Chesnaye, *op. cit.*, i ii v°. Voir aussi l'édition moderne de ce texte dramatique, *La Condamnation de Banquet*, éd. J. Koopmans et P. Verhuyck (Genève, Droz, 1991), et, pour une perspective plus récente, T. Tomasik, « La Condamnation de Banquet et les fins du plaisir », in *Illustrations inconscientes. Écritures de la Renaissance. Mélanges offerts à Tom Conley*, éd. B. Renner et P. Usher (Paris, Classiques Garnier, 2014), 251-275.

⁶⁹ La Chesnaye, *op. cit.*, a ii v°.

ladicte matiere comme aussi advertir le lecteur dus acteurs livres et passaiges, desquelz jay extrait les alegations, histoires et auctoritez inserees en ceste presente complilacion⁷⁰ ». Cette nouvelle orientation vers une forme dramatique conserve les vestiges de la fonction compilatrice qu’assumaient la « nef des fous » et les discours encyclopédiques de Bade et de Drouyn sur les cinq sens. Les problèmes médicaux et moraux discutés posent aussi une question politique, énoncée par la dédicace à « Loys douziesme de ce nom roy de France » et l’intention déclarée par l’auteur de « conserver la sante et prouffit/ De tout le peuple⁷¹ ». Le navire, le corps humain et le corps politique restent ainsi associés de manière symbolique, comme l’intérêt de la santé publique, exprimé en termes nautiques, évoque la notion d’un « navire de l’état⁷² », image dont l’importance atteindra son apogée pendant les tempêtes politiques des années et décennies qui suivront.

Conclusion

La famille des *Nefs* témoigne sans doute de la mode croissante des images nautiques qui a suivi les premiers voyages américains, mais elle a une grande portée dans de nombreux autres domaines de la pensée renaissante. Au fur et à mesure que l’accent moral des livres dérive, d’une *Nef* à l’autre, on voit proliférer et se chevaucher les images (navire, livre, Église, corps, état) qui étayent ces divers messages. D’une part, comme nous l’avons remarqué, la précision du détail nautique croît dans les premières *Nefs* françaises, avant de diminuer avec Champier pour ne laisser à la fin que la « coque », le vaisseau qui réunit le compendium de *La Nef de sante*, et qui sent très peu la marine. De l’autre, l’association de la navigation à la folie qui soutient l’argument moral et l’opprobre des premiers textes cède la place à une curiosité grandissante : la *Nef*, après le tournant du seizième siècle, représente au contraire un lieu de sagesse et de savoir-faire, une sorte de sanctuaire – ou d’arche – pour le lecteur mondain. Au cours de ces quelques années est mise en scène toute une série de débats contemporains qui resteront vivants durant le siècle à venir.

Jennifer Oliver
Worcester College, University of Oxford

⁷⁰ La Chesnaye, *op. cit.*, i ii v^o – i iii r^o.

⁷¹ La Chesnaye, *op. cit.*, a ii v^o.

⁷² Voir Platon, *République*, VI.